

Isaure de Saint Pierre

Amours amères

Poèmes

Impuissance

Je t'ai pris pour un Dieu, mais tu n'étais en somme
Qu'un pauvre amant peureux que le plaisir endort,
Tissant des menteries comme on file un drap d'or,
Qui conjugue l'amour plutôt qu'il ne consomme.

Je te voyais vainqueur ou même un Juif errant,
Eternel voyageur voguant à la dérive,
Emergeant du désert sans atteindre la rive,
Poète, baroudeur, en tout cas délirant.

Tu prétendais m'aimer d'une voix très lointaine,
Tu mettais entre nous deux ou trois continents.
Lorsque me rencontrer devenait imminent,
Il te fallait t'enfuir d'une façon certaine.

Tu voulais t'étourdir, goûter à la jouissance,
Mener un grand sabbat, célébrer le dieu fou.
Tu soignais ton reflet, image qu'on bafoue
Pour taire ton douloureux secret : l'impuissance.

Avec toi, j'acceptais abandon et noirceur,
Une étreinte peureuse, un corps qui se refuse,
Une plainte esquissée lorsque la douleur fuse,
Tes airs de matador, l'ivresse du noceur.

Pierrepont, août 1994

J'ai goûté tous les jeux de cet amour-amer,
Les rires sous le vent et le noir qui se glisse
Entre mes lèvres closes. Le sable qui se plisse
Prend une teinte opale et s'en va outre-mer.

Mais les gestes d'amour se chargent d'amertume.
Un entracte se meurt, vient le temps du départ,
Flotte encore un parfum dessus les draps épars
Qui célèbre tout seul quelque plaisir posthume.

De cet amour-amer subsiste un seul écho :
Souvenir d'un rire et parfum d'une larme
Mourant en ce lieu clos, tout saturé de parme,
Claquant comme tonnerre aux murs de Jéricho.

J'ai goûté tous les jeux de cet amour-amer,
J'ai fait crouler la dune et renversé la vague
J'ai cru en tes serments, j'ai suivi ta divague,
J'ai accroché le ciel et asséché la mer.

Tu n'es qu'un petit homme et ma peau se fait lasse
Bien que je garde en moi l'empreinte d'un désir,
La marque de ta loi, la crainte du plaisir,
Je caresse la crosse et j'arme la culasse.

Pierrepont, août 1994.

En guise d'adieu

Qui voudrait, pour ma mort, assécher les étangs,
Qui voudrait, aujourd'hui, abolir le printemps,
Retirer du cosmos une étoile, encore une,
Décrocher le soleil et balancer la lune,
Apaiser les remous planant dessus les mers,
Ne plus jamais croquer dans les citrons amers ?
Qui voudrait refermer tous les boutons de roses,
Empêcher que les fleurs à jamais soient écloses,
Bâillonner pour toujours la voix du Requiem,
Commencer un amour sans écrire un grand "M",
Remplacer les questions par un ultime somme,
Oublier tout à fait notre condition d'homme ?
Ne perdre un chagrin que le temps d'un matin,
Mais pourtant, dans la mort, quelque chose m'atteint.
Tout finit, s'évanouit, s'obscurcit et tout passe,
De moi-même, je crois avoir été si lasse
Que l'on pourrait penser qu'il m'est doux de mourir
En caressant aussi un désir de pourrir,
Là-bas, dans cet enclos dont je sais chaque pierre,
Cimetière alangui dans les bois de Saint Pierre.
Et je lève ma coupe au ciel de rouge et d'or,
Parure un peu barbare ou fantastique alors,
Au sourire et aux fleurs, au fleuve de musique
Novatrice, profane ou même liturgique,
Aux ivresses encore et aux songes si beaux,
A l'ultime baiser qui caresse nos peaux,
A l'accord expirant se brisant sur la lyre,
Au si tendre sanglot, au monstrueux délire,
Au bateau qui s'enivre et aux poissons chantants,
A de grands brasiers d'or, aux triomphants instants,
Aux étoiles d'argent sur la brume violette
Pour lancer dans les airs ma fièvre de poète.

Saint Pierre, septembre 1997.

Rire jusque dans la tombe

Chérir cette nuit sans étoile
S'enfuir sur la mer sous la voile
Aimer le regard d'un enfant
Passer l'océan qui se fend
C'est croire à l'espoir merveilleux
C'est voir de l'amour dans ses yeux
S'enivrer du parfum du monde
Et rire jusque dans la tombe.

Savoir qu'on est là de passage
Partir sans donner de message
Offrir un éclair dans le noir
Brillant de l'éclat d'un espoir
Prétendre que l'herbe est violette
Voguer comme la goélette
Crier ses bonheurs amoureux
Sans craindre un départ douloureux.

Saint Pierre, septembre 1997

Bien banal, de nos jours, d'être académicien,
Enarque, président ou polytechnicien,
Mais parlez-moi plutôt des dépendeurs d'andouilles,
Affamés de rognons, de cuisses de grenouilles,
Sacreurs et gais rabelaisiens, grands ripailleurs,
Gourmets, goinfreurs, dégustateurs, mais des meilleurs !
Ah, cette poésie perdue de l'andouillette,
Son parfum de bas-fond, sa chair suave et douillette...
Fontaine-Henry convie tous ses adorateurs
A s'empiffrer sans frein, à dire en orateurs
Son goût un rien trop lourd, ses couleurs indécises,
Son nom de calembour, ses formes trop précises.
J'ignore comment sera l'andouille dépendue
Mais j'imagine assez la boisson répandue.
Levant mon verre à la santé du dépendeur
Je me fais devant lui très humble demandeur
Pour qu'un festin normand, grandioses cochonnailles
Soit banquet de Vikings et monstre de tripailles.
Oubliant nos amours et les autres noirceurs,
Enivrons-nous, mon frère, et sombrons en noceurs.

Saint Pierre, octobre 1997

Vive et froide lueur, je m'échappe du ciel,
Je transperce les nuits vers ton souffle de miel
Et je bois ton silence en dérangeant ta veille
Je glisse sur tes draps quand ta peau m'émerveille
Elle n'est que dur satin et recoins de noirceur
Mais j'adore ma proie en me faisant chasseur
En effleurant ta lèvre et parcourant ta bouche
Je glisse sur ton torse et roule sur ta couche.
Je t'offre tous mes feux, m'éteignant lentement,
Brillant un court instant sur la chair de l'amant
Et puis l'ombre se pose et doucement j'expire.
Mourir tout contre toi n'est pas une fin pire
Que de te deviner : ta main a caressé
Les globes de ses seins. Ton souffle s'est lassé
Et je t'ai vu sourire à la belle endormie
Que tu prends dans tes bras durant une accalmie.
Quand enfin l'enlaçant, ton corps a recouvert
Tout comme l'océan ce ventre grand ouvert,
Moi je m'en vais glissant, pauvre lueur de lune
Que tu n'as su aimer et qui n'est qu'importune
Pour moi, le ciel est noir, trou vide et terrifiant,
L'immensité s'enfuit, cosmos insignifiant.
Je veux un maelström, une tempête inouïe,
Je veux des nuits sans fond, une étoile évanouie.
Pour toi, ô mon amour, je veux un grand trou noir
Où t'aspirer sans fin car tu n'as su me voir.
Ce pâle éclat blafard, mais languide amoureuse,
A bercé ton sommeil d'une poussière heureuse.

Lariboisière, décembre 1997

Avoir pour horizon une désespérance
Noyée en l'infini d'une unique souffrance
Reçue avec le jour, grandie avec le temps.
Ne savoir que gémir et sangloter autant
Qu'une mer en furie, une mouette blessée,
Un orage essoufflé, une amante laissée,
Un rire que l'on brise, un rêve sans couleur,
Un chien qu'on abandonne, au regard de douleur.
Courir après la vie et la perdre sans cesse,
Flirter avec sa mort, chercher le coup qui blesse,
S'éveiller le matin et subir un jour gris
Sans la moindre saveur, sans visage qui rit.
Et s'abreuver sans fin du goût salé des larmes
Sourire comme on meurt et moquer les alarmes
Quand on a tout perdu, quand on a trop pleuré,
Quand on a voulu croire et qu'on vous a leurré,
Quand on ne parle plus, quand on n'espère pas,
Quand le malheur est là, qui vous suit pas à pas.

Continuer malgré tout, pourquoi, par habitude,
Traînant derrière soi l'ombre de solitude,
Unique confidente et dernier reposoir
Qui ne répond jamais, s'évanouit dans le soir.
Cette nuit sera triste, elle restera blanche.
Souvenir de ta peau et du poids de ta hanche,
Empreinte de ta bouche et amour trop mortel
Que je croyais si lourd d'un secret éternel.
Est enterré mon cœur, s'illumine ma peine
Tu m'a ôté la joie et tu m'a pris ma haine
Le jour où l'hôpital, étape sans retour,
T'a semblé bien trop loin pour un compte à rebours.
Et j'ai respiré là un parfum d'amertume
Pareil à un déchet malmené par l'écume,
Pareil à un soupir tombé dans la noirceur
D'un soir à l'abandon, d'une nuit de noceur,
Pareil à un regret d'une bouche baisée,
D'une tendresse morte et d'une vie lésée.

Lariboisière, décembre 1997

Quelle est cette amie si discrète
Quelle est cette forme secrète
Qui vient me visiter la nuit
Qui vient dissiper mon ennui,
Me rappelant des amours mortes,
Simple regret que tu emportes ?

Dans un soir de moiteur, perdue parmi ses voiles
Elle a vu s'endormir la nuit piquée d'étoiles.
Une larme a coulé et glisse sur sa main,
La lune a voulu fuir, au moins jusqu'à demain
Et sa peau dans le noir brille comme une invite
Quand la fenêtre bat, une ombre s'en vient vite
Sur le corps endormi se poser doucement
Bouche contre le cou, mordant férocement.

Quelle est cette ombre fragile,
Quelle est cette main si agile
Qui écarte vite le drap,
Se colle tel un sparadrap
Pour boire toujours à sa bouche
Faisant un cercueil de sa couche ?

Quittant dans un sanglot sa funèbre endormie,
Cette fille rieuse et semblant son amie
En lapant sur le cou une trace de sang,
Elle ferme son cœur à l'effroi qu'elle sent
Elle est seule, toujours égarée dans un âge
Qui ne peut être sien, mais devrait être sage
Un ultime regard à l'amour qu'elle a pris,
Ce nouveau meurtre encor' ne lui a rien appris.

Sur ta peau d'opale
Tel un rayon pâle
Lentement je glisse.
Sur ta peau si lisse,
Sur ta chair dorée
Si fort adorée.
Ton corps endormi

Reste mon ami.

12

Perdu dans ton suaire,
Parmi cet ossuaire,
Vêtu d'un linceul,
Frileux et si seul,
Viens, fantôme aimé,
Vole, spectre ailé.

Le Rouret, septembre 1998

Lorsque tombe la nuit, sans toi je déambule
En sautant les trottoirs, en respirant le soir.
Je cherche ton regard, te traque en somnambule,
Pour enlacer ton ombre et chanter l'astre noir.
Pieds dans le caniveau, j'appelle ton visage,
La tête dans le ciel, en hurlant à la mort,
Basculant vers le vide et aimant un mirage,
Je me souviens de toi et poignarde ton corps.

Lorsque survient le soir, tel un clown funambule
Invoquant chaque étoile et déjà titubant,
Je traîne d'un pas lourd, dangereux noctambule,
Ivre de solitude à la lueur tombant
D'un néon fatigué posant au réverbère,
Eclairant le bitume et je ris au néant
De peur de m'écrouler, en peine d'un cerbère
Et de sombrer soudain dans un gouffre béant.

Quand s'entrevoit la lune et sa figure blanche,
Dans un éclat trop bref, se dessine un décor,
Un caveau terrifiant, pour épouser ta hanche,
Pour célébrer ta peau et horrifier ton corps.
Je m'étends sur ta couche où grouille la vermine,
Ivre de ton amour, mais voulant boire encor
Un peu de sang bien frais sur une chair d'hermine,
Je lacère ta gorge et me dis que tu dors.

Quand luit la galaxie et brille sa poussière,
Je me retrouve enfin dans cette cité d'or
Le crime rôde alors, distillant sa lumière
Je pleure mes amours, sacrifiant au dieu Thor.
Ma soif est infinie et jamais ne s'apaise
Mais tu sais m'enivrer d'un dangereux baiser.
Si je m'étends sur toi, sur ta poitrine pèse,
Se referment tes bras. T'aimer paraît aisé.

Et monte le soleil qui crucifie la ville,
Qui dissipe le noir et sème la terreur,
Parant de rouge sang la ruelle tranquille,

Propice aux assassins, offrant un peu de peur
Aux rôdeurs avinés que le poignard absout,
Aux cous trop dénudés promis au doux vampire
Amoureux de la mort et d'étreinte un peu saoul.
Il chérit ce passant jusqu'à ce qu'il expire.

Saint Pierre, avril 1998